

# JEUNESSE OBLIGE



Quand la jeunesse se refroidit, le reste du monde claque des dents - Bernanos Numéro Quatrième Novembre 2011

## EDITORIAL

Les beaux esprits et les muscles conquérants, le sport et la littérature, ont, naturellement tendance, à se tourner le dos. Ainsi introduit habilement ses statuts, l'Association Nationale des Ecrivains Sportifs. S'il est vrai que la Pléiade ne fait hélas bon ménage dans nos bibliothèques avec les albums panini, les folios pochettes moins prétentieux de la jaquette, s'avèrent toutefois plus conciliants. Faudrait-il nécessairement trancher entre les pages et la sueur, le marquage et l'à vos marques, entre Pulitzer et Poulidor ?

« - Hé Spivac, tu sais ce qu'il a dit le numéro 10? Les Polacks, il leur chie sur la gueule. »

Certains illustres se sont risqués par le passé à faire s'amouracher les deux factions. Blondin, Giraudoux, Montherlant, pour ne citer qu'eux, ont tour à tour saisis qu'il était préférable de ne point trop s'aventurer jusqu'aux confins de l'astre sportif pour escompter s'introduire sous la Coupole du quai Conti en dehors des journées du patrimoine.

Rendez-vous compte, vingt-cinq kilomètres par heure, côte à 9% sur autant d'hectomètres, la banane à l'envers, les ampoules aux doigts et les orteils en odeur de sainteté. Quarante mille supporters vociférant, une foule postillonnante qui scande plutôt qu'elle chante. Ces ahuris du jour de match qui semblent avoir buissonné leur conservatoire, et usent pourtant sans vergogne d'un timbre peu fameux, agitent leurs avant-bras, présentent leur dentition et clapotent comme ils injurient, c'est-à-dire gaiement et (parfois) sans coups férir.

La fièvre du sport glace à quiconque l'ossature, fait s'hérisser la pilosité, et affole les gambettes. **Tire, tire, tire bon dieu.** Petit filet ou coup de pied de coin, affalé dans un living ou englouti par le flot des strapontins, le cheminot syndiqué comme le maréchal syncopé maudissent et louent les mêmes champions.

Amateurs de la mêlée, mordus des paniers, de la raquette ou du palais; les stades, gymnases, et routes de notre pays sont chaque jour théâtre de l'inutile angoissant, du délectable superflu.

Une tripotée de bidards plus doués et vernis que les autres y amusent la plèbe. Du pinard et des jeux, une chopine et Antenne 2, un demi-sel qui tourne au soleil, les chiens aboient mais la caravane passe. Très vite, trop vite. Chantal était partie se resserrer en claques? - T'es con Chantal, mais tanpis, on recommencera demain.

Inutile certes, mais qu'il est bon de n'aspirer seulement à devenir péteux, croqueur de religieuses ou trompettiste imbu dans les entrailles bourgeoises de Singe-Germain-des-Prés.

Dans de bien vigoureuses colonnes, *Jeunesse Oblige* revêt donc le temps (réglementaire) d'un numéro son complet de la marque aux trois bandes, ajuste de bien belles socquettes, consulte son médiacastre, et change ses pneumatiques. Histoire d'honorer pour quelques lignes ce qu'il reste du dernier esperanto. - **Reservé aux insensés** -

GOSEF

## 13 JUILLET 1967

«Le coureur Tom Simpson est décédé à 17h40.»

Cette histoire est d'abord celle de deux géants. L'un s'écrit avec un grand «G», l'autre appartient à une race. La race des géants qui anime le juillet depuis plus d'un siècle, qui fait vibrer un monde à chaque coup de pédale, qui s'accroche à une roue comme un cancéreux s'accroche à la vie. Parce qu'il n'y a que ça. Parce que le boyau du coureur en amont est bien une survie dans ce peloton, une survie dans la chaleur d'un juillet calcinant. Et quand les valets de la Petite Reine s'attaquent au Géant de Provence, au Ventoux qui domine le Vaucluse, alors c'est comme si David affrontait Goliath une fois de plus. Pire. Pour certains, c'est peut-être même le supplice de Sisyphe. Car si l'on aperçoit le crâne du Mont Chauve depuis Bédoin ou Malaucène, il semble que ce sommet est inatteignable.

Et ce 13 juillet 1967 justement, Tom Simpson ne l'atteint pas. Il y laisse même sa vie, sa femme et sa Jaguar. Tom Simpson se heurte au Ventoux, pour ce que L'Equipe titre comme une « défaillance tragique ». A 40 centimes de franc... Car si l'on peut souvent plus que ce que l'on croit pouvoir, il faut admettre une bonne fois pour toute que la Grande Boucle aime bousculer les adages. Sur les routes de terre qui

mènent à cette colline inspirée, accablées par le soleil qui tape et par l'eau qui manque, braisées par la température qui atteint les 40 degrés à l'ombre, il est impossible de mentir. On ne peut plus faire semblant.

Le Tour appartient au peuple, et peu de sports lient autant ses acteurs et son public. Oui, le cyclisme est charnel et son humanité tient à cette symbiose entre la foule et les coureurs. Elle touche leur souffrance, elle court derrière leur fougue, et elle craint leur furie. Et pourtant ce jour là, il est bien possible que cette foule ait poussé Simpson à se tuer. Au pied du Ventoux, avant de reprendre la terrible ascension du Géant, il vide plusieurs verres de Cognac avec ces spectateurs venus en masse. Il remonte en selle, fait jouer quelques braquets et s'attaque alors aux premières pentes. Son regard est vague. Ses yeux sont vides. Septième au général, Simpson sait qu'il n'a plus le choix. Il se cramponne au guidon, il tire sur les pédales. Mais il vacille et tombe une première fois. Un essaim enfiévré le ramène sur le vélo, le pousse. Il tombe une seconde fois, puis une troisième. Simpson s'effondre pour de bon. Il ne se relèvera plus. A l'avant, Pigeon défend son maillot jaune, harcelé par Janssen, Gimondi et Jimenez. A l'arrière, victime d'insolation, de déshydratation, de ces gorgées d'alcool avalées dans l'euphorie, et certainement aussi des amphétamines retrouvées dans son maillot, le coureur Tom Simpson, dossard 49, décède. Il est 17h40.

Le lendemain dans L'Equipe, on pouvait lire ces mots d'Antoine Blondin : « L'abîme ouvert par Simpson dans la montée du Ventoux, le vide qu'il laisse au classement général, le vol de cet hélicoptère qui se posait comme une question, ne font que nous rendre plus sensibles la solitude et la pudeur qui sont la loi des familles, la difficulté de communiquer avec des êtres que nous revendiquons. »

C'est ça le Tour de France, le grand feuilleton de juillet comme on le nomme souvent. C'est l'homme dans sa splendeur et dans sa décadence. Des exploits et des surpassements qui font sa splendeur. Des scandales et des drames qui font sa décadence. En juillet, on ne vit plus de politique et encore moins de CAC 40. Non, on parle de coureurs en danseuse, de peloton à la poursuite d'une échappée, de coup de bordure et d'attaque. La souffrance se voit. L'amour et la cruauté sont de mise. Le Tour, c'est tellement humain.

EDMOND

“ Souviens toi que pour l'athlète comme pour le poète, la vie n'est qu'un second métier - Antoine Blondin ”

## OPIUM DU PEUPLE

Le sport aujourd'hui fait partie intégrante de notre société à tel point que l'aliénation qui en découle nous rappelle une certaine époque obscurantiste. Si l'on se penche sur les fondements chrétiens de nos sociétés occidentales que sont la rédemption d'une part et la prédestination de l'autre, il apparaît que le sport au XXIème siècle répond à ces éternelles interrogations de l'homme. En effet, le sport semble être l'unique moyen de transgresser le déterminisme social et d'accéder par un succédané d'élection divine aux sphères les plus hautes.

Et cette élection n'est plus celle aléatoire et incompréhensible du divin mais plutôt celle du talent ce qui fait du sport l'archétype même de l'égalité la plus totale.

D'autre part, le monde sportif fait au même titre que le monde religieux preuve d'une hypocrisie sans nom. Ces deux institutions prônent et sont fondées sur des valeurs morales d'une pureté irréprochable mais dès que la pratique succède à la théorie, ces postulats naïfs sont instantanément bafoués collégialement.

Au nom du sport sont commis des actes

aux antipodes de la conception originelle de la discipline. Tandis que les stades sont sujets à des aberrations xénophobes, sectaires et vindicatives, s'est instauré, sous la bannière du sport toujours, un commerce lucratif et cupide d'une ampleur qui échappe à ses créateurs. Nous ne parlerons ici des dérives religieuses, notre rédaction se méfiant pour l'heure des cocktails nocturnes.

Enfin, le sport s'est rapidement imposé comme l'instant dominical sacralisé à l'image de Stade 2 ou des matchs de ligue 1 en prime time, rendez-vous hebdomadaires immanquables. Finalement, le sport, institution assimilée à une partie de ballon entre amis, deux ou trois points de croissance d'un pays voire un messianisme moderne a peut-être échappé depuis longtemps à sa vocation première, le plaisir.

OCTAVE



131 - Les Sports - TROUSSELIER, routier Français

Lecteurs à binocle et amateurs de la tournure, votre gazette futuriste s'est mise aux nouvelles technologies. Aux oubliettes donc le télétexte, il vous faudra dorénavant compter sans le minitel, jadis fierté des télécommunications françaises. Pour l'heure, Despote est au courriel. Munis de notices adéquates, nous vous encourageons vous aussi à vous initier par étapes à ce que les américains appellent désormais l'internet. Imaginez donc, l'eldorado dans vos foyers, le web à portée de souris\*. Devenez ainsi de véritables cyber-connectés, capables à tout instant de nous écrire sans affranchir (génération virtuelle oblige). Suggestions ponctuelles ou collaborations pérennes sont donc priées de s'adresser à l'adresse qui suit. Rédacteurs chevronnés de tout horizons, nous vous attendons de pied ferme.

- JEUNESSE OBLIGE.COM -

\*A noter qu'il ne s'agit pas, ici, du mammifère de petite taille à proprement parler, mais de l'attribut suprême de l'internaute qui adopte peut-être, les formes et l'aspect caractéristique du rongeur.

## GASCONNAGES

Le charme désuet d'un cimetière en automne fait oublier l'ennui des dimanches monotones. Lorsqu'après la Toussaint je me promène dans le petit cimetière de B., les chrysanthèmes remplacent les fleurs de plastique défraîchies et les marbres époussetés défient les vieilles croix de granit mordues par les lichens. Quelques fous aussi viennent encore, ils rendent visite à de vieux parents ou à leurs vieux souvenirs. Ils nourrissent les vieux rêves qu'ils ont choyé longtemps mais qui jamais, pourtant, n'ont existé vraiment.

Un dimanche donc, alors que je pénétrais l'enclos paroissial avec mon air maussade, un curieux personnage m'interpella, il portait une couronne de fleurs sous un bras : « J'ai tout perdu contre la montre ». Avant même que j'aie compris le sens de ces mots, il m'éclaboussa d'un flot ininterrompu de paroles, un discours picaresque sur le cyclisme en général et sur ses propres prestations en particulier. Il avait l'haleine et la faconde des habitués du bistrot, mais la clarté de ses propos emporta ma confiance et j'oubliais l'incrédulité que j'oppose d'habitude aux gens de cette espèce.

Transporté par les échappées lyriques du vieux cycliste j'imaginai la force de son coup de pédale et mon admiration pour lui gonflait furieusement. La géographie de la France n'avait plus de secret pour cet homme qui prétendait avoir franchi tous les cols et traversé toutes les villes jusqu'à la plus petite bour-

gade ; une avalanche de noms, de lieux et de dates couvrait de détails son récit. Ses grandes jambes arquées et sa posture légèrement voutée de cycliste invétéré m'interdisaient de ne pas y croire.

Mon étrange interlocuteur m'assurait que dans le cyclisme la force morale était rendue plus nécessaire que la puissance physique. La mise à profit de toutes ses facultés mentales serait bien l'exercice le plus difficile dans l'art de pédaler, car si les capacités physiques sont quasiment les mêmes pour tous les coureurs de haut niveau, seule une remarquable force de caractère pourrait distinguer l'un d'eux. C'est donc cette tension intérieure, cette aspiration au dépassement de soi qui témoignait de la valeur du cycliste et non son résultat au classement.

C'était lors d'une course contre la montre, un défi lancé à son propre corps...

Cette audacieuse façon d'envisager les mérites sportifs me séduisit d'emblée, surtout lorsqu'il ajouta qu'on pouvait tous avoir l'étoffe d'un *Poulidor* et que seule la médiocrité du corps dont nous étions naturellement pourvus empêchait la réalisation de performances extraordinaires. Le vieux forçat de la route voulait mettre en œuvre sa théorie révolutionnaire et ainsi classer les cyclistes selon leurs vertus morales et non plus de façon hasardeuse selon leur ordre d'arrivée.

« La véritable victoire se remporte sur soi-même, conclut-il, nous avons tous une place sur un podium. » Mon enthousiasme ne connaissait plus de limites : les nains, les obèses, les infirmes – Tous, enfin ! – peuvent donc prétendre être champion!

Pour illustrer sa dernière phrase, il tint à me raconter son plus bel exploit. C'était lors d'une course contre la montre, un défi lancé à son propre corps, une épreuve qui figure un combat contre le cours inexorable du temps. Avec son admirable éloquence, il décrivit ses souffrances morales et le harcèlement de son corps poussé à bout, puis emporté par sa verve il me raconta comment ses sublimes efforts le menèrent au bord de la mort. Envouté par ses propos, j'avais suivi le bonhomme jusqu'à l'extrémité du cimetière où surnageaient quelques tombes abandonnées assaillies par les mousses et les racines. C'est alors qu'avec un aplomb formidable il m'affirma qu'il mourut d'épuisement après son arrivée triomphale.

J'éprouvais comme un coup de massue. Furieux d'avoir été mystifié, de m'être laissé séduire par les divagations d'un vieillard sénile, je rougissais de honte tandis qu'impavide il me décrivait les fastes de son enterrement. Avec un petit sourire aux lèvres il déposa ses fleurs sur une vieille croix tordue et prit poliment congé. Assurément la qualité du cycliste ne se mesure pas à l'aune de ses jambes, mais à la vigueur de sa langue.

ALBERT

## POUR LA BEAUTÉ DU GESTE

Et moi et mes émois, mes premières commotions sentimentales, mes premières excitations sensorielles, bref la découverte d'une masculinité bien enfouie, au rythme des coups de raquettes et des gémissements aigus des Maria Sharapova et autres soviets platines.

Les courbes excellemment dessinées de ces putasses de l'Est, leurs cris déchirant le silence, les statures délicieuses, les bouches ouvertes et les chevelures fouettant le vide... Je serais bien mauvaise langue si je n'assumais pas tout l'attrait que j'ai pu avoir pour ces sportives aux noms à coucher dehors.

Et pourtant, l'existence est si injuste que mes fantasmes enfantins se sont transformés en ignobles objets. La diva s'est piquée aux stéroïdes anabolisants pour résister à l'effort. Il n'y a plus de femme, mais des masses musculaires

qui déambulent machinalement sur les terrains, des loques humaines suroxygénées, presque des hommes.

Les ébats d'une nageuse française s'étaient retrouvés sur la toile il y a quelques années. Sur mon écran, il y avait cette vieille impie transfusée, dont le tour des bras faisait celui de mes cuisses.

Il m'en a fallu du courage pour accepter que sous son maillot noir moulant se cachait donc bien un morceau de viande indigeste.

Et quelle ne fut pas ma réaction d'effroi lorsque j'appris que certaines sportives concouraient dans les épreuves féminines malgré un phallus entre les cuisses – qu'elles, qu'ils attachaient vulgairement avec une ficelle ! Ô, diable oui, le sport n'est plus qu'un transsexualisme de corps et d'esprit. L'abjection même... Pour la beauté du geste ?

BAUDOUIN

## DIEUX DU STADE

Le football... « un sport de gentlemen joué par des voyous » disait Arsène! Les footballeurs seraient donc de mauvais garçons jouant au ballon rond ? Mais qui n'a jamais rêvé d'être adulé par un stade chauffé aux hormones ? Qui n'a jamais voulu être un de ces jeunes éphèbes, épilés des pieds à la tête ? Quelle drôle d'idée de vouloir ressembler à ces minaudiers, aux faux airs de guerriers !

Mais soyons honnêtes, ces Ronaldo aux gros biscottes, ces Messi aux carrures d'athlètes, louangés par toute la planète en font envier plus d'un. Shooting en série, voitures hors-série, crampons à talons, chignons et autres exploits capillaires ne sont autres que des caprices de milliardaires. Entrées fracassantes, des tenues hautes en couleurs, pour des haut-le-cœur ! Les gladiateurs des nouveaux amphithéâtres Flaviens, bombent la poitrine, exhibent leur nombril parés de leur coiffé de cheveux gominés pour des cerveaux décimés, la faute aux coups de pied arrêtés. Le

podium remplace la pelouse, pour un défilé de virilité. Les fauves sont de sortie, dents aiguisées, bras bien musclés, regard profond du couillon, quelques jurons et à qui touchera en premier le ballon !

Coup de sifflet, le Champs de Mars acclament l'entrée du Messie. Figure moderne des Dieux du Stade. Leurs pouvoirs tenant parfois de la magie noire, terrifient le commun des mortels.

Quelques simulations et hématomes plus tard, le combat prend fin. Les figures de modes incommodées la saleté, sont meurtries par leur blessures de guerres. Les chocs ont fait vibrer le roc, les cascadeurs ont droit aux honneurs. Bas aux armures de bronze, et place au bling-bling de pacotille. Discours transcendants, mots bien choisis, vocabulaire précis...le bas peuple s'incline.

ÉMILE



« La technique elle est simple, on va leur taper dans l'chou à ces merdeux, ils nous ont traités de gon-zesses, on va leur faire voir si on a des p'tites bites. »